

D'un coup d'épaule, la porte fut poussée. La lampe brûlait sur le grand chenet de fer ; le feu disparaissait sous les cendres, et la buée de la chambre était devenue froide.

Catherine se traîna jusqu'à son lit. Alors le corps de Jean, adossé contre le chevet, elle lâcha les mains et, se retournant, elle le prit dans ses bras et l'étendit sur les couvertures.

Cependant, les aboiements de Brisquet avaient réveillé les petits ; assis dans leurs berceaux, les yeux agrandis par l'épouvante, ils regardaient cette scène terrible, dont le souvenir ne devait plus les quitter.

Catherine ouvrit la veste, le gilet de laine, la chemise rougie, et vit à la poitrine deux trous ronds, par lesquels s'était échappée la vie, deux trous de balle. . . .

Elle poussa un cri de louve, en étreignant le corps déjà froid :

— Mon homme ! Jean !

La tête sur la poitrine de celui qui, depuis dix-sept ans, partageait son existence, elle resta à demi-morte, perdant le sentiment de la douleur dans l'excès de son désespoir.

La lanterne gisait à terre ; la lampe jetait des lueurs intermittentes, tantôt élargies, tantôt diminuées. Subitement, elle s'éteignit, et, quand l'aube se leva, Catherine avait encore le front sur le sein du garde-chasse, tandis que les enfants, terrifiés, retenaient leurs pleurs.

IV

PAUVRE VEUVE !

Le jour se levait. Catherine fixa sur le visage du cher mort des yeux secs et brûlants, car Dieu lui refusait en ce moment la consolation des larmes ; puis elle tira les rideaux de cotonnade rouge à dessins jaunes : ne fallait-il point faire face à d'autres devoirs, atténuer d'autres douleurs ? Sans grands gestes, sans cris, elle alla dans la petite chambre où reposaient les aînés. Une grande alcôve fermée, aussi large qu'un cabinet, éclairée en haut par une imposte, servait de retraite à Louise, sa fille. Les garçons couchaient dans un même lit, séparé en long, afin que les dormeurs ne se gênassent pas mutuellement.

Dans les fracas du vent, les hurlements de la tempête, le bruit qu'avait fait Catherine en sortant ne pouvait avoir été distingué par eux. Ils dormaient de ce profond sommeil de l'adolescence, que rien ne trouble et ne dérange. Catherine les regarda un moment. Robustes, bruns, déjà forts, les couleurs de la santé sur les joues, de lourds cheveux crépelés dessinant bien les pointes d'un front pur, ils faisaient plaisir à voir, ces garçons, dont l'aîné atteignait ses seize ans ; les autres se suivaient à une année de distance. Catherine ouvrit la porte du cabinet de sa fille. Louise était déjà sa benjamine, si la mère Pélican était capable d'avoir une préférence. Jamais la petite ne quittait ses jupes, on eût dit l'ombre de sa mère. Déjà vaillante, elle aidait à laver le linge, et s'installait des journées entières dans l'embrasement de la fenêtre, une corbeille remplie de coton devant elle. Alors elle cousait ou raccommodait ; tête baissée, l'aiguille alerte ; ou bien, fourbisait les casseroles, polissait les ferrures, se mettait à tout, en brave petite ménagère. Bien que ses fils fussent les aînés, Catherine s'attendait à trouver plus d'aide chez sa fille.

La petite, sa cornette de nuit dénouée, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, entendant le pas de sa mère, se disposait à se lever. Mais Catherine s'assit sur son lit, la prit dans ses bras, et, lentement, les lèvres sur son cou, elle lui raconta brièvement ce qui était arrivé. . . . le crime commis, la mort du père. . . .

— Il faut être forte, dit-elle, et dominer ta douleur. Tout n'est pas fini. . . . Nous aurons le temps de pleurer, ma chérie, puisque nous ne nous consolerons jamais : mais il faut tenir tête aux événements, et se courber sous la main de Dieu. Je compte sur toi : enfant hier, sois femme aujourd'hui. Te voilà sur tes treize ans. Ah ! ma Louise, il reste les petits à élever.

Catherine entre-coupa ces mots de baisers, de silence, d'étreintes, disant mille fois plus que ne l'eussent fait des sanglots.

L'enfant, épouvantée, comprimant à deux mains son cœur près d'éclater, se pressait contre la poitrine maternelle. Elle ne parlait pas, concentrant son énergie précoce, et les yeux fixés sur les yeux de sa mère, elle puisait dans son regard une force au-dessus de son âge.

Enfin, elle noua ses bras autour de son cou :

— Je serai ce que tu veux, dit-elle.

Et vite elle commença à s'habiller, prenant dans un petit meuble des vêtements sombres et un fichu noir.

La mère frappa sur l'épaule du dernier des grands garçons :

— Debout ! dit-elle, debout ! Mon François, cours chercher le garde champêtre et les gendarmes, tu les amèneras ici. . .

— Ici, pourquoi faire ?

— Tu le sauras plus tard, François. Pendant ce temps, Pierre priera le curé de passer chez nous. . . .

— Le père n'est pas malade ? demanda François.

— Le père n'a besoin de rien.

— Et moi ? demanda l'aîné.

— Reste avec moi, Julien.

La veuve referma la porte ; elle étouffait et tremblait de se trahir. Ne fallait-il point que les démarches indispensables fussent faites avant qu'elle révélât la vérité sinistre ? . . . Ce fut seulement après le départ de Pierre et de François, quand Louise et Julien la rejoignirent dans la salle basse. On voyait maintenant les deux trous des balles et la poitrine sanglante du malheureux Jean. Julien se jeta avec un cri sur le corps de son père, et Louise tomba sur les genoux.

Pendant qu'ils priaient, la mère se dirigea vers les berceaux. Les petits étaient retombés dans le sommeil, et quand ils ouvrirent les yeux, sans doute les visions de la nuit se confondirent avec leurs rêves, car un même sourire brillait dans leurs prunelles et sur leurs bouches roses.

Il fallait commencer leur toilette matinale.

D'ordinaire, c'était une heure joyeuse pour la femme du garde. Les petits faisaient un jeu du moment du lever. Il fallait leur payer en baisers la condescendance qu'ils mettaient à se laisser chauffer, à endosser les brassières, les jupons et les pantalons. Catherine roulait dans ses bras les chairs roses, les mordillait, joyeuse, le cœur débordant de maternité.

Ils se nichaient dans ses bras avec des cris de resse, et quand elle les voyait le visage rose, les cheveux peignés, elle les poussait en avant dans les jambes du père. Celui-ci en prenait deux sur ses genoux, les plus petits, tandis que les autres escaladaient son fauteuil, se cramponnaient à ses épaules et jalouaient les chérubins tirant ses longues moustaches. . . .

Pendant ce temps, Catherine rangeait le ménage, aidée par Louise qui présentait gravement le front au père, en fille déjà sérieuse.

Mais ce matin-là !

Le petits ne savaient pas, eux ! Déjà leurs bras se tendaient, et le rire allait éclater sur leurs lèvres ; un regard de la mère, la façon rigide dont elle posa un doigt sur les lèvres éteignirent subitement leur gaieté. Ils se laissèrent habiller, sans rien dire, muets, inquiets, tournant autour d'eux des prunelles attristées.

Ce fut vite fait, on ne jouait pas.

— Marie, dit Catherine, emmène les enfants dehors ; le vent est calme. Restez tous dans le jardin et ne faites pas de bruit, non, pas de bruit.

— Pas plus qu'à l'église, répondit la fillette.

Au moment où elle allait quitter la salle, elle revint sur ses pas.

— Tu nous aimes bien ? demanda-t-elle à sa mère.

Catherine les attira tous ensemble dans ses bras, et cette fois un long sanglot s'échappa de ses lèvres.

— Allez ! allez ! fit-elle en les poussant hors de la chambre.

Il fallut ranger. La mère et le fils prirent le linge mouillé à brassée, et le transportèrent dans la chambre voisine. On retira les cuiviers, et rien ne trahit plus le labeur de la veille. Catherine étendit une serviette blanche sur la table de nuit, posa dessus un crucifix de cuivre, un flambeau allumé, un verre rempli d'eau bénite, dans lequel trempa le rameau séché des dernières Pâques ; puis, s'agenouillant, elle attendit.

Julien, debout, regardait son père. Une rapide métamorphose s'était opérée en lui. Depuis qu'il connaissait l'affreuse nouvelle, il comprenait que désormais il allait subitement devenir, lui, enfant encore la veille, le chef de la famille, qu'il devait partager la tâche d'une mère admirable, qu'il lui semblait à cette heure n'avoir jamais assez aimée. Le regard fixe, voilé de pleurs qui refusaient de couler, en face de ce cher mort dont les deux blessures, comme des lèvres éloquentes, lui conseillaient le travail, l'honneur, la probité, toutes les vertus qui changent le foyer en sanctuaire, il prit l'engagement de ne point faiblir, de porter bravement son fardeau, et de sacrifier, s'il le fallait, jusqu'à sa vie.

A cette heure, Julien se sentait digne du rôle qu'il devait remplir ; le serment qu'il se fit alors, il le devait tenir toute sa vie.

Un bruit de pas rapides se fit entendre dans la petite cour cailouteuse.

Les gendarmes et le garde champêtre arrivaient. Une émotion mal dissimulée se lisait sur le visage de ces hommes. Il estimaient profondément Jean Tournil, ancien soldat comme eux ; il avait gagné leur sympathie, et la nouvelle de sa mort les surprenait autant qu'elle les affectait.

Ils entrèrent gravement, se découvrirent, et s'approchèrent du lit sur lequel reposait leur ancien camarade.

En les voyant, Brisquet se mit à hurler d'une voix plaintive.

— Oui, dit Catherine d'une voix lente et basse, il n'y eut que toi pour témoin du crime. . . . Mais tu ne sauras pas dénoncer le traître qui tua ton maître. . . . Tu ne parles pas, Brisquet, tu ne parles pas !

RAOUL DE NAVBRY

A suivre